

Une autre exception française: un football sans hooligans?*

par Patrick MIGNON**

Résumé

Si l'Angleterre ou l'Italie pèchent par excès de passion pour le football, la France péchait plutôt par défaut, au moins jusqu'aux années récentes. Il faut attendre, en France, la saison 1987-88 pour retrouver le meilleur niveau de spectateurs, atteint en 1950-51 avec près de 12 000 spectateurs, le public du football ne cessant de décroître entre 1950 et 1968, où il atteint le niveau le plus bas avec à peine 7 000 spectateurs par match. Jusqu'à la fin des années 1980, le régime est encore celui des fluctuations d'affluence se situant entre 9 700 et 11 300 spectateurs. Mais durant la saison 1999-2000, le nombre moyen de spectateurs dans les stades français a atteint le chiffre record de 22 000 et les stades connaissent un taux de remplissage situé entre 50 et 80%. Mais les changements sont aussi qualitatifs. Aujourd'hui, tous les clubs de la Première division comptent plusieurs associations de supporters qui vont des supporters traditionnels aux ultras. A Paris, à Marseille ou Bordeaux, ces ultras regroupent plusieurs dizaines de milliers de personnes. Leur activité est spectaculaire, mais pacifique. Toutefois, il existe aussi des groupes de hooligans, notamment à Paris, et quelquefois, les activités des ultras se traduisent par des affrontements avec les supporters de l'équipe adverse ou avec la police. Comment faut-il juger cette agitation ? Comment expliquer le changement dans la culture française du football ? Le comportement des supporters ultras et le développement du hooliganisme sont des aspects spectaculaires des changements intervenus dans la manière dont sont aujourd'hui produites les identités individuelles et collectives : les identités personnelles ou les identités définies par le genre, le lieu ou l'âge sont maintenant aussi importantes que les identités politiques - qu'elles soient républicaines ou laïques, de gauche ou de droite - en tant qu'expression de la conception idéale de ce que signifie être français.

Summary

Football is, incontestably, the most popular sport in France and has been for a long time. For many years, though, it lacked the passion and excess that can be seen in England or Italy. There have also traditionally been fewer spectators. No city has been able to support two teams. The 'ends' occupied by the 'ultras' have seemed empty compared to the 'kops', 'curves' and 'sides' in grounds elsewhere in Europe. And the French police could once have testified that French hooligans were far easier to control than their foreign counterparts. But French football has become increasingly popular since the beginning of the 1980s. In 1999-2000, attendances reached new record levels with an average of 22,000 spectators per game. Although these are well below the attendance figures for Germany and England, French club teams are now playing to 50-80% of capacity. The number of season ticket holders has also increased from 150,000 in 1998-1999 to 211,000 in 2000-2001. The transformation is also qualitative for fans' involvement in the clubs is now much stronger. But it is now clear that these changes were part of a dramatic expansion of different forms of 'supporterism', including hooliganism and the style of supporting associated with the ultras. The behaviour of the French ultras and the development of hooliganism are spectacular aspects of changes in the ways in which collective and individual identities are now produced in France: personal identities, or identities linked with gender, locality or age, are now as important as political identities - whether republican or clerical, of the left or of the right - as expressions of an ideal conception of what it means to be French.

* Contribution au Séminaire de recherche Les coups du sport : vandalisme, hooliganisme et extrémisme violent, Société Suisse de Sociologie/Centre International d'Etude du Sport, Neuchâtel, 12 avril 2002.

** Directeur du Laboratoire de sociologie. Institut national du sport et de l'éducation physique (INSEP). Paris, France.

Si l'Angleterre ou l'Italie pèchent par excès de passion pour le football, la France péchait plutôt par défaut, au moins jusqu'aux années récentes. Il faut attendre, en France, la saison 1987-88 pour retrouver le meilleur niveau de spectateurs, atteint en 1950-51 avec près de 12 000 spectateurs, le public du football ne cessant de décroître entre 1950 et 1968, où il atteint le niveau le plus bas avec à peine 7 000 spectateurs par match. Jusqu'à la fin des années 1980, le régime est encore celui des fluctuations d'affluence se situant entre 9 700 et 11 300 spectateurs. Durant la saison 1996-1997, en Allemagne, les matches de Première division se sont déroulés devant un peu plus de 30 000 personnes en moyenne; 29 775 en Italie; 28 434 en Angleterre et un peu plus de 14 000 en France. Si on raisonne en terme de taux de remplissage, on voit que des stades comme ceux du Real de Madrid approchent des 80% en moyenne; à Manchester United, on est à 100%. En France, les spectateurs comptent pour 16% des ressources des clubs. A Manchester, cela se situe entre 30 et 40%. Mais durant la saison 1999-2000, le nombre moyen de spectateurs dans les stades français a atteint le chiffre record de 22 000 et les stades connaissent un taux de remplissage situé entre 50 et 80%. Mais les changements sont aussi qualitatifs. Aujourd'hui, tous les clubs de la Première division comptent plusieurs associations de supporters qui vont des supporters traditionnels aux ultras. A Paris, à Marseille ou Bordeaux, ces ultras regroupent plusieurs dizaines de milliers de personnes. Leur activité est spectaculaire, mais pacifique. Toutefois, il existe aussi des groupes de hooligans, notamment à Paris, et quelquefois, les activités des ultras se traduisent par des affrontements avec les supporters de l'équipe adverse ou avec la police. Comment faut-il juger cette agitation? Comment expliquer le changement dans la culture française du football? On essaiera de répondre à ces questions à travers l'exemple du développement du supportérisme autour du Paris Saint-Germain (PSG).

Paris et le football

Paris pousse à l'extrême la distance caractéristique de la passion française pour le football. Le développement du football en Europe, en Italie ou en Espagne, repose sur l'existence de grandes villes décidées à rivaliser entre elles au plan national quand en France ce sont de petites villes se disputant l'hégémonie sur une région. Le jacobinisme et la monopolisation par Paris de l'ensemble des grands moyens de décision vide le football de cet enjeu. En Espagne, Barcelone a beaucoup de raisons de vouloir rivaliser sur tous les plans avec Madrid. En Italie, dans le cadre d'un Etat central faible, Milan ou Turin peuvent aussi entrer en compétition avec la capitale Rome pour acquérir un poids économique et politique et renforcer le pouvoir des classes dirigeantes locales. Ce n'est pas le cas en France. Outre sa taille modeste par rapport à une ville comme Londres, Paris est certes un lieu de vie, mais c'est aussi une sorte d'abstraction politique: être à Paris, c'est être au centre de la République. De plus, jusqu'aux années 1970, le maire de Paris n'est pas élu mais nommé. Il n'y a donc pas de compétition opposant des notables locaux qui pourraient chercher à se gagner une clientèle en organisant les loisirs popu-

laire; il n'y a pas une grande bourgeoisie locale qui pourrait chercher, comme à Milan ou à Barcelone, à mobiliser le peuple autour d'équipes de football. De plus, Paris n'est pas une ville faite de vrais Parisiens, peu sont établis depuis plusieurs générations et beaucoup maintiennent des liens avec leurs régions d'origine. Le club comme expression de racines n'y a pas de sens immédiat: les racines sont ailleurs et Paris est le lieu de la modernité ou de la promotion sociale, pas celui de la recherche de nouvelles racines. Il n'y a pas ainsi de puissant et loyal soutien aux équipes parisiennes de football. Il y a seulement un attrait du spectacle et de la promenade qui fait aller au Parc des Princes ou aux Six Jours cyclistes, mais plus sur le mode du flâneur ironique que sur celui du supporter fidèle.

Paris est plus une ville politique et administrative, une ville d'employés et de fonctionnaires qui croient à l'autodiscipline et au respect des normes bourgeoises, à la haute mission centralisatrice de la capitale et plus aux vertus de l'instruction que du sport. Dans les banlieues de Paris, où la classe ouvrière est importante, le déracinement est l'expérience majeure. Ceux qui se sont installés dans les banlieues parisiennes, sur les terrains ouverts à l'accession à la propriété, passent sans doute le plus clair de leur loisir à aménager le pavillon familiale plutôt qu'à assister aux matches de football. Pour qu'il y ait investissement dans le football comme forme d'attachement à un territoire, il faut du temps, le temps de s'installer matériellement et culturellement. Le football de l'entre-deux-guerres, mais cela va sans doute jusqu'aux années 1970, n'a pas eu le temps de s'installer, ses éventuels soutiens sont préoccupés de beaucoup d'autres choses et n'arrivent pas toujours à passer leurs loisirs ensemble. Peu d'ouvriers sont fils d'ouvriers. L'hétérogénéité des origines sociales et culturelles, le football aurait pu comme ailleurs jouer un rôle de ciment, est sans doute moins un problème que l'organisation du temps libre commun. Ceux qui continuent à avoir des liens avec la terre sont bien évidemment moins enclins à s'intégrer aux loisirs urbains tels que le football. Au moment où en Grande-Bretagne, il y a une amélioration sensible du niveau de vie de la classe ouvrière (meilleurs logements, salaire et week end) qui laisse temps et argent pour différents loisirs, l'expérience française est sans doute marquée par une plus grande instabilité liée aux transformations des métiers traditionnels, aux obligations pratiques liées à l'installation dans les villes ou aux stratégies de sortie de la classe ouvrière, du côté de la terre, du petit commerce, de la mise à son compte. Et au moment où cette classe ouvrière devenait plus importante et plus homogène, entre 1950 et 1974, elle allait se tourner vers d'autres formes de loisirs, pour perdre ensuite, dans les années soixante-dix, de son importance numérique et politique. On peut sans doute comprendre ainsi que les clubs de football parisien aient disparu dans les années 1970: le Racing, le Stade Français, le Red Star.

Toutefois un club se présente, en 1973-74, le PSG. Le PSG de Daniel Hechter s'inscrit doucement dans le paysage du football français: quels que soient les premiers résultats, il a au moins le mérite de durer pour que des amateurs puissent prendre des habitudes. Mais il y a un tournant avec les années quatre-

vingts. L'élection du maire de Paris au suffrage universel à partir de 1979, et l'intérêt aussitôt manifesté, sous forme de subventions, par celui-ci pour le club de la capitale, puis l'arrivée d'une puissance comme Canal Plus, en 1991-92, font entrer Paris dans un régime commun: le football devient un enjeu, il faut que Paris soit présent dans tous les domaines et il faut que l'équipe soit une grande équipe. Le public doit donc être mobilisé, comme source de revenus mais aussi comme douzième homme et comme partie intégrante de ce qu'est un grand club. La politique des stars (de Carlos Bianchi à Marco Simone), la filière des joueurs brésiliens, l'engagement, au début de l'existence du club, de joueurs s'adressant aux différentes catégories de spectateurs parisiens mobilisables, joueurs portugais, algériens, israéliens ou, plus timidement, jeunes joueurs venant des clubs de banlieues en sont des manifestations comme les slogans adressés au public, « *Ayez l'esprit de clocher!* » ou « *Venez célébrer la messe tous les samedis soirs au Parc des Princes* », avant la saison 1991-92.

« *notre histoire deviendra légende* »: avoir des émotions pour soi

L'intérêt du supportérisme à Paris est moins de décrire une culture dont il n'y aurait qu'à dévider la cohérence et la force qu'à analyser la tentative de créer une communauté des supporters et l'invention d'une tradition qui lierait la construction réciproque d'un club, d'un public et d'une identité locale. Dans ce cas, la force des logiques extérieures au jeu, ici l'idéologie politique, n'est qu'un des problèmes auquel est confrontée cette culture en construction.

Une première tâche est de vaincre l'absence d'histoire pour pouvoir participer au jeu de la compétition entre supporters. Chronologiquement la première question qui se pose au supporter est celle de la tradition dans laquelle s'inscrire, celle d'un club ou celle d'une culture locale du football. Evoquer le supportérisme consiste en général à en parler comme l'expression d'une identité culturelle spécifique dont l'équipe de football serait partie intégrante. On a volontiers la vision d'une sorte d'automaticité qui mènerait de certains quartiers au stade, d'une relation organique entre un collectif, le stade et l'équipe de football. On peut ainsi évoquer le Camp Nou et l'identité catalane, San Mamès et la culture basque, Anfield Road et l'identité *scouse*, West Ham, Millwall, l'East End et les docks, ou encore l'opposition entre les clubs de la GEMITO (Genoa, Milan et Torino) contre ceux de la SAINJU (Sampdoria, Inter, Juventus), qui exprimerait celle qui existe dans les grandes métropoles italiennes, entre « vieux habitants » et « immigrants », etc. En France, les succès de Bastia, des Corses, Lens et Saint-Etienne, des mineurs, ne pouvaient que renforcer cette lecture organiciste ou culturaliste où s'articulent une ville et un style de jeu. Le football parisien se prête pourtant mal à cette lecture, ce que regrette le supporter engagé.

Le résultat est, qu'à Paris, au début des années soixante-dix, pas de club auquel être présenté comme le dit Nick Hornby, l'auteur de *Fever Pitch*, pas de club qui vous prend sous sa coupe et vous apprend petit à petit à souffrir pour lui, et plutôt moins de volontaires qu'ailleurs pour la souffrance. Cette distance au football caractéristique de la société française aide aussi à comprendre,

contre la vision trop culturaliste d'une nécessité d'engagement vis-à-vis d'une équipe au nom de valeurs profondément intériorisées, le caractère aléatoire du choix de l'équipe qu'on soutient et de la logique d'accroissement des émotions dans le phénomène d'affiliation à une équipe. Nick Hornby l'exprime très bien. Dans son livre, on voit comment le soutien à Arsenal n'a rien à voir avec le fait d'habiter la partie de Londres dans laquelle se trouve ce club, mais dans le fait d'avoir vécu sa première expérience de football en assistant à un match de ce club et d'avoir découvert que lier son existence à un club, à ses heurs et malheurs, c'est pouvoir vivre pleinement des joies et des peines, mettre en place une organisation du temps, ce qu'on fait le week end, et du monde. C'est beaucoup plus fréquent qu'on ne croit en Italie et en Angleterre où on se déclare très tôt pour un club, à l'école primaire, mais où le club, auquel on restera fidèle, ne sera pas nécessairement celui de la ville mais celui qui est le plus prestigieux du moment ou celui qui remplit certaines conditions particulières en rapport avec l'histoire familiale ou autre: ce sera le club de la mère ou du père, la connotation idéologique qui va avec tel ou tel club, en Italie notamment, éventuellement l'identification à une origine nationale, le caractère irlandais de certains clubs, ou à une image du peuple, préférer les petits clubs aux grands clubs, etc. Sans doute, cela a-t-il été encore plus fréquent en France qu'ailleurs, et sans doute encore plus à Paris qu'ailleurs.

Il faut partir en effet de l'expérience du jeune Parisien amateur de football dans la première partie des années soixante-dix. Il va en vacances en Espagne, il fait des séjours linguistiques en Angleterre où il découvre les subtilités des sous-cultures britanniques ou encore les matches télévisés disputés par Saint-Etienne qui font découvrir des foules se dirigeant vers les stades, les chants dans les tribunes, l'ambiance et l'alcool des bars ou des pubs, etc., c'est-à-dire une manière plus excitante de passer son samedi ou son dimanche, dans la foule, avec des copains ou avec d'autres fans. A Paris, le Paris Saint-Germain vient à peine de naître et le football parisien est hors-jeu depuis la descente du Racing en deuxième division en 1964. Le football est sorti des habitudes. Restent de vieilles photos qui montrent Colombes ou le vieux Parc des Princes remplis de spectateurs, quelques matches du Paris FC ou du Red Star si on a un père ou un oncle fanatique de football, tandis que le nouveau Parc des Princes sonne le vide. Faisons ainsi remonter l'origine d'un supportérisme parisien à cette envie de faire vivre à Paris ces formes de participation vécues ailleurs, de répondre aux questions des étrangers observateurs du football français: quelle équipe de football supportes-tu? pourquoi n'y a-t-il qu'une seule équipe de football à Paris et pourquoi, même avec une seule équipe, ne parvient-on pas à remplir le Parc des Princes? où sont les supporters?

Tous ces supporters potentiels doivent aussi au club l'ouverture d'espaces dans lequel inscrire leur action. En 1979, le nouveau président du club, Francis Borelli, lance une initiative pour mobiliser les jeunes spectateurs. Des places à prix très réduits (10 francs pour 10 matches) sont proposées dans le virage Boulogne et des jeunes découvrent le Parc des Princes à cette occasion. Ils seront rejoints petit à petit par d'autres, s'y dirigeront quand ils voudront quit-

ter le giron familial. Le « kop » de Boulogne naît ainsi à cette époque. Puis au début des années 90, le virage Auteuil. Au-delà des places bon marché, le club intervient aussi pour la facilitation de la vie des supporters sous la forme de subventions, de locaux, d'aides aux déplacements. Plus tard, le PSG se dotera, en 1993-94, d'un département « supporter » puis d'équipes de stewards. Il s'agit alors de gérer la question du hooliganisme et la mauvaise image du club diffusée par l'action de certains des membres du kop de Boulogne, mais aussi de garder le contact avec ceux qui sont effectivement les plus fidèles des spectateurs ou de favoriser l'apparition de nouvelles formes de supportérisme ultra dans de nouveaux espaces du stade, en l'occurrence le virage Auteuil. Cela traduit l'importance prise par les supporters, le fait que Paris est vraiment devenu une ville comme les autres, comme cela traduit le souci du club de contrôler son image.

Les supporters doivent enfin au club des motifs de joie et de peine. Il y a quelque chose d'excitant à participer au drame collectif du championnat ou de la Coupe d'Europe, d'attendre le résultat, d'apprécier la manière dont il a été obtenu, d'avoir enfin des émotions pour soi. De ce point de vue, la situation émotionnelle du supporter parisien est riche puisqu'il vit la tentative d'asseoir une réputation et de créer une continuité de jeu et d'esprit, et tous les aléas que cela comporte: des exploits mais aussi des résultats en dents de scie. Un championnat où l'équipe finit quasi invaincue sera suivi par une menace de relégation; des crises fréquentes dans le club entre joueurs, joueurs et dirigeants; des erreurs administratives qui provoquent une défaite sur tapis vert; des changements de style de jeu, offensif une saison, défensif une autre, qui défient toute possibilité identificatoire: sommes-nous flamboyants, ou sommes-nous efficaces?; des vedettes qui ont fait le succès du club qui sont vendues; des liens timidement affichés avec sa région en ne s'appuyant pas vraiment sur des joueurs « locaux »; un club qui n'assume pas vraiment son statut de club riche, et de club de la capitale, capable de mettre en oeuvre tous les moyens pour gagner partout en France et en Europe. Le supporter parisien porte sa dose de questions qui le mettent dans l'embarras quand il discute avec ses collègues ou ses amis qui ont fait d'autres choix ou qui ne comprennent pas pourquoi il est si impliqué dans les destinées du club. Si le PSG donne quelquefois la gloire, il donne aussi la honte et rend le supporter malheureux. Cela représente quelques avantages, car le victimisme est une cause universelle: le supporter parisien peut se voir comme un supporter victime de ses dirigeants, car ils ne font pas gagner à coup sûr, victime du décalage entre l'image que de nombreux supporters se donnent d'eux-mêmes et l'équipe (« nous supporters sommes pauvres, eux les joueurs et les dirigeants sont riches, ils doivent faire quelque chose ») mais victime aussi d'être parisien et risquer les moqueries des autres. Du coup, l'engagement et la fidélité du supporter n'en ont que plus de valeur, car il doit pouvoir surmonter les insuffisances du club, être fidèle malgré les déboires, produire un meilleur soutien. Ainsi, il peut se parer des vertus de ténacité, de travail et de droiture quand il peut accuser les clubs rivaux de devoir leurs succès aux « magouilles » comme à la belle époque de la rivalité avec le

Marseille de Bernard Tapie. S'investir dans le soutien à un club, c'est mettre en place tout un système de différences qui permet de profiter pleinement du match et du football en général mais aussi de l'avant et de l'après-match.

Il existe bien aujourd'hui, à Paris, quelque chose qu'on peut identifier comme un monde des supporters. D'abord, il y a un public qui augmente au fur et à mesure de la montée en puissance du club, car la fréquentation suit assez fidèlement les succès et les promesses de succès, la Coupe de France en 1981 et 1982 et le premier titre de champion en 1985-86, puis les aventures européennes: 17 250 spectateurs de moyenne en 1975-76, 24 000 en 1981-82, mais 16 254 en 1984-85, puis 24 571 en 1985-86; retombée à 14 465 en 1990-91 pour remonter à 26 600 en 1991-92, dépasser les 30 000 pour la saison 96-97 et flirter avec les 45 000 en 1999-2000.

Et il y a, plus précisément, des supporters qui, par leurs activités, manifestent que le « retard » a été partiellement comblé par rapport aux autres grands clubs européens. Ces supporters participent de cette culture sous toutes les formes identifiées depuis une quinzaine d'années, aussi bien celle du hooliganisme ou des professions de foi d'extrême-droite, dans une partie du virage Boulogne, que de ce qu'on appelle la culture ultra avec ses spectacles ou tifos, dans une autre partie de Boulogne ou dans le virage Auteuil, mais encore beaucoup plus simplement sous la forme du groupement de sociabilité qui cherche modestement à organiser un peu plus systématiquement que les autres son plaisir du football, et qu'on trouve dans diverses parties du stade. Cela se traduit par l'existence aujourd'hui de dix-huit associations, avec leurs membres et leurs militants qui vivent au rythme de la vie associative, qui négocient avec le club ou entre elles pour organiser les animations, proposent des services (déplacements bon marché, rencontre avec les joueurs), vendent des produits (écharpes, pin's, blousons, films, etc.).

Qui a répondu à l'appel du club? Si les données statistiques manquent sur les premières années, on peut au moins dessiner le profil du public du PSG de la première moitié des années 90: c'est un public masculin à 90%, venant de toute la région parisienne (20-30% des spectateurs viennent de Paris intra muros); représentatif d'une région où les emplois tertiaires ont pris le pas sur les emplois industriels (34% d'employés, 13% de professions intermédiaires et cadres moyens, 8% d'ouvriers); et jeune: 41% du public avait à l'époque moins de 24 ans et 64% moins de 35 ans. De visu, on peut également constater que le public est aussi fait des différentes vagues d'immigration, première génération d'immigrants portugais et espagnols, Africains, Antillais, Juifs d'Afrique du Nord, mais aussi d'une partie du show bizz ou du monde des médias qui aime se faire voir dans un endroit nouvellement à la mode. Malgré l'insuffisance des données, on peut dire qu'à l'exception des femmes, mais aussi des spectateurs d'origine maghrébine, qui paraissent sous représentés par rapport à leur place dans la population de l'agglomération parisienne, le Parc des Princes est à l'image d'une région multi-ethnique où dominent les emplois du tertiaire.

Le public des virages, là où sont regroupés les supporters les plus engagés, n'est pas très différent. Il est aussi nettement masculin (8,5% de femmes); il est

aussi un public de banlieusards (23% seulement de Parisiens); mais il est nettement plus jeune: 54% ont entre 15 et 24 ans, et 36,5% entre 25 et 34 ans; il est composé pour un tiers d'étudiants (34%), tandis que près de la moitié exerce un emploi salarié (49%). On note quelques différences toutefois entre les deux virages: Boulogne est un peu moins étudiant (30 contre 38% à Auteuil); il est aussi un peu plus vieux (39% de 25-34 ans contre 24,3% et 19% de 15-19 ans contre 24,3%) à l'image de son antériorité. Ajoutons aussi que le public y est blanc, sous l'effet des engagements idéologiques de certains de ses occupants, ce qui n'est pas le cas d'Auteuil, d'une part parce que les ultra d'Auteuil attirent des supporters d'origine africaine ou maghrébine, d'autre part parce que ces ultras sont installés dans les tribunes populaires où on retrouve la mosaïque culturelle parisienne.

Quant à ceux qui ont été arrêtés lors de matches et font l'objet de poursuites, qu'on pourra considérer pour la facilité du propos comme les hooligans, on voit que ce sont de jeunes gens (entre 16 et 22 ans), qu'ils viennent de toutes la région parisienne, qu'il y a quelques chômeurs mais que beaucoup ont un emploi (pour moitié qualifié et pour moitié non-qualifié), que beaucoup aussi sont étudiants (les « délinquants » du football ont un niveau d'étude nettement supérieur aux autres catégories de délinquants) et que leur origine sociale les met souvent du côté des classes populaires, mais plus souvent qu'on ne croit fréquemment des classes moyennes ou supérieures.

nouveaux enjeux du football

Que traduit cette mobilisation? On a là indiscutablement une cause, qui oscille entre volonté de participation à la vie du club et de reconnaissance, et une défense sourcilieuse de l'autonomie du supporter, méfiant vis-à-vis des puissants. Installés à des endroits distincts du stade, les ultras expriment par leurs propos et les spectacles auxquels ils participent l'engagement pour la cause de leur équipe, leur authenticité de vrais supporters, leur défense du collectif; ils parlent de respect pour le maillot, de fierté pour sa ville et son équipe, d'honneur, de territoire, de solidarité, d'autonomie, de travail et d'organisation de spectacle, de leur participation à une histoire, de leur contribution à la légende du club et de l'héroïsme du supporter. Ils se démarquent ainsi des simples spectateurs vus comme passifs et versatiles. Ils ne manquent pas de rappeler le club et les joueurs à leurs devoirs vis-à-vis du football en général et des supporters en particulier. Ils dénoncent l'injustice qui leur est faite quand on les dénigre, qu'on les ignore ou qu'on les maltraite. Ils se considèrent comme des victimes des évolutions marchandes du football, sa médiatisation ou l'extension des places assises. Ils sont engagés dans la cause du football et dans leur cause, en tant qu'acteurs.

Une première manière de voir les choses est de considérer que ce n'est jamais que la continuation de ce processus d'extension des passions à laquelle on avait insisté depuis une trentaine d'années. Qu'on parle de bricolage, de goûts des voyages, d'engouement pour les animaux, de pratiques corporelles, de goûts musicaux, il est peut-être assez normal, dans la mesure où l'offre de

football s'est améliorée, en France mais aussi à la télévision, que ceux qui étaient frustrés du manque d'image et de spectacle se consacrent eux aussi à quelque chose qui leur permettent de sortir d'eux-mêmes, de voir d'autres gens, de discuter de ce qu'ils aiment. On peut considérer que c'est là aussi une manifestation du poids pris par la culture de masse dans les loisirs des Français et peut être plus que cela dans les processus de construction des identités individuelles et collectives. On a des acteurs de cette cause. Ces nouveaux supporters sont des jeunes, des jeunes hommes, venant de milieux sociaux hétérogènes. Ils posent une question triviale: comment organiser ses loisirs? mais ils en posent une deuxième: comment passer des loisirs avec du sens? L'investissement présent sur le football traduit l'extension du champ d'application des valeurs individualistes hédonistes lié au développement de la culture de masse et à son importance dans la formation des individus; concernant les jeunes, il renvoie à l'allègement de certaines contraintes sociales qui va de pair avec l'importance prise par les regroupements générationnels, qui rapprochent les jeunes français de leurs voisins anglais ou allemands. Les années soixante-dix et quatre-vingts sont, pour les jeunes, une sortie des tutelles scolaires et familiales au sens où elles indiquaient une direction assez claire. L'investissement plus important dans les différents aspects de la culture pop traduit le passage d'une expérience de la jeunesse vécue sous le mode de l'identification à un modèle de l'expérimentation. Etre jeune, ce n'est plus suivre des voies qui ont été tracées par les parents. Par exemple, le jeune ouvrier ne peut pas plus compter que l'étudiant sur la reproduction de la situation parentale. L'entrée dans le monde du travail, chômage aidant, et dans la société a tendance à se faire pour tous par la mise en place de stratégies d'insertion fonctionnant sur le mode essai-erreur jusqu'à ce que l'individu parvienne à une définition de lui-même satisfaisante, à ses yeux et aux yeux d'autrui. De la même manière que l'expérience de la jeunesse ouvrière se vit aussi, comme cela était caractéristique de l'expérience étudiante, sur le mode de l'humeur anti-institutionnelle. Le football offre toute une gamme de possibilités identificatoires qui peuvent rendre compte du développement des groupes de supporters. La création d'une équipe de football à Paris et le développement d'un monde de supporters offrent un champ à la recherche de différenciation, d'inclusion dans un ensemble plus vaste, sous forme de cause ou de mouvement auxquels pouvoir participer, et de lieux d'expression à des groupes qui n'étaient justement pas impliqués dans les pratiques culturelles caractéristiques des jeunes des années soixante-dix, que ce soit les concerts rock ou les boîtes, mais qui sont aussi en quête d'identité. Et quelquefois, les fonctions qu'on peut être amené à occuper dans la division du travail existant au sein des groupes de supporters apparaissent comme des compétences sociales reconvertibles: on y apprend la gestion des groupes, l'art des négociations, on y cultive l'esprit d'entreprise, en même temps qu'on voyage en France et en Europe, qu'on s'inscrit dans des réseaux d'inter-connaissance nationaux et internationaux. Le football et le supportérisme permettent d'acquérir un statut, une réputation: il permet de faire carrière.

Comme les musiques rock, rap, techno ou l'appartenance à des sous-cultures, il est une des multiples formes d'action par lesquelles des groupes adolescents et postadolescents mettent en scène leur rapport à la société et tentent de mettre en forme une expérience collective. Le supportérisme ultra répond ainsi à sa manière aux questions que se posent certains groupes sur la place qu'ils occupent dans la société, sur les modes d'action qu'on peut exercer sur celle-ci et sur les formes du lien social, sur le sens qu'ils peuvent donner à leur expérience. Il est une manifestation des tensions produites par le caractère imprévisible des évolutions sociales et un ensemble diversifié de stratégies pour conjurer les incertitudes qui découlent de ce fait. Par toutes ses propriétés, le football fonctionne comme un lieux-dit qui permet, au travers de tous ses thèmes et variations, d'organiser et de styliser le monde social et ainsi d'y penser sa place. Par sa modernisation, en particulier la médiatisation, le football constitue un champ d'investissement où se rendre visible et devenir acteur en prenant partie sur ses évolutions: être supporter, ultra ou hooligan, c'est s'emparer de ce nouveau lieu de visibilité et d'action. La question qui se pose est de savoir ce que ces prises de position dans le football traduisent comme expérience sociale, comme rapport à la société. Quels enjeux ou quelles transformations des formes de vie en société ces modes d'action traduisent-ils?

On a beaucoup parlé, certains pour s'en réjouir et d'autres pour s'en plaindre, de la dépolitisation de la société française. L'écroulement du Parti Communiste et les changements idéologiques progressifs du Parti Socialiste français après l'élection de F. Mitterrand en 1981 en faveur de l'économie de marché sont apparus comme autant de manifestations de l'émergence d'un consensus autour des valeurs républicaines et de la fin de tous les projets de transformation de la société, et donc des risques de totalitarisme. Ce reflux vis-à-vis des grandes idéologies ou des grands engagements est vu aussi comme un effet positif de l'individualisation des comportements qui induit la méfiance vis-à-vis de tout ce qui peut embrigader l'individu. La culture de masse (musique, modes vestimentaires, loisirs, pratiques corporelles) qui, avec d'autres instances, permet à l'individu de se promouvoir, sans engagement, est alors mise en avant (1). Cette insistance sur la culture de masse signifie qu'on pense que les identités sociales et politiques ne sont plus dominantes comme elles l'étaient quelques décennies auparavant, que l'accomplissement est individuel et ne passe plus par l'adhésion à un collectif, et encore moins à une cause politique.

Il ne s'agit pourtant pas en fait d'une dépolitisation, mais d'une politisation différente de la société: tous les aspects de la vie quotidienne ou de la culture populaire peuvent alors être investis pour proclamer et affirmer une identité collective. Dans un contexte de croissance économique, jusqu'à 1974 et même jusqu'au début des années quatre-vingts, un tel mouvement pouvait être vu comme un progrès des valeurs libérales et individualistes, dans la mesure où la désaffection à l'égard des grandes institutions se marquait par une plus grande labilité de la revendication des appartenances générationnelles, sexuelles ou

culturelles. On pouvait dire que les gens en avaient assez des grands engagements sociaux et politiques et préféraient s'occuper d'eux et éviter tout conflit.

Vu de l'extérieur, les supporters ultra sont étonnants ou dangereux parce qu'ils sont agités et agissent collectivement comme un groupe protestataire. La dimension spécifique du football c'est qu'elle passe par la mise en avant de la dimension collective de cette existence. Le football est un sport populaire. On aime le football parce qu'on est, d'une façon ou d'une autre, du côté du peuple. Mais la question qui se pose est toujours celle de ce que c'est qu'être un peuple et de comment le définir: à travers le travail de construction d'une communauté, les supporters essaient de donner une figure du peuple qui ne se réduise pas à sa représentation en terme de spectateur ou téléspectateur, c'est une des définitions de base des supporters militants, mais qu'elle puisse aussi surmonter les différends qui peuvent être idéologiques. Mais en faisant cela, ils expriment toute une somme de perplexité qui sont aussi des recherches d'eux-mêmes: sommes-nous uniquement des supporters? y a-t-il une autre identité collective vers laquelle pointe cette activité? Mais ils expriment aussi toutes les difficultés de l'entreprise, entre des visions populistes et exclusives et des visions plus universalistes, mais aussi entre souci militant et tentation de la distance.

En tout cela, ils participent de cette nouvelle culture des stades qui allie sens du spectaculaire, esprit de manager, défense d'une cause, recherche d'un accomplissement personnel, rage de paraître, désir de visibilité, mais aussi moralisme. L'affirmation du nouveau supportérisme se situe au croisement de plusieurs évolutions ou de plusieurs crises: crise de l'entrée dans la société, crise urbaine ou crise de la confiance politique, mais aussi crise de l'Etat-Providence et effondrement des politiques d'émancipation collective; où sont passées les causes politiques, les mouvements sociaux et les classes sociales?

Il indique ainsi à sa manière que l'exercice des valeurs cardinales des sociétés modernes se démocratise: le supporter veut à la fois être un individu, être égal aux autres, être acteur de sa propre vie et être visible, toutes choses qui culminent dans le fait de vouloir devenir un acteur à part entière du football et non pas seulement un spectateur. Cette « rage de paraître » n'implique pas nécessairement la violence, juste le désir d'être spectaculaire. Ce désir pourra éventuellement s'accompagner de violence, mais plus généralement d'une attitude de défi, parce que celle-ci permet alors de dramatiser la signification de valeurs et d'idées ou parce qu'elle est un instrument efficace pour transformer un contexte social et donner à éprouver une existence. L'existence qu'il s'agit d'éprouver est celle des individus qui se réunissent dans les virages. C'est expérimenter, sous le regard des autres, une identité.

« *fier d'être Parisien* »

L'engagement partisan pour une équipe renvoie aussi à une nouvelle problématique de l'identité parisienne. Pourquoi veut-on avoir une grande équipe à Paris? Pour vivre de grands moments dans une foule et pour pouvoir rivaliser avec les autres, être aussi fier du football que de la Tour Eiffel, ne pas être dif-

férents des autres; les Bretons ont leur fierté, nous aussi avons envie d'avoir notre fierté, à qui l'histoire et la condescendance parisienne ont accordé le droit d'avoir des coutumes et des fiertés locales, mais aussi avec les supporters des autres pays. Certains groupes de supporters mobilisent explicitement la thématique parisienne quand ils s'appellent *Lutèce Falco*, les *Gavroches* ou *Titifosi*, en plus des noms qui évoquent la localisation dans le stade, *Boulogne Boys*, ou le point de départ " professionnel " du groupe comme *Paris Assas Club*. La référence à une ville a un sens dans les règles du jeu des supporters, c'est une des conditions d'entrée: il s'agit bien de se donner des racines, de se définir contre les autres et d'arborer les couleurs du club qui sont celles de la ville, permettant ainsi l'identification immédiate en se posant face aux autres. De ce point de vue, la vieille opposition Paris-province peut jouer à plein et être réactivée comme slogan, d'autant qu'en face se dessine un large front anti-capitale. Dans le système d'opposition avec les autres, ça marche. Mais cela renvoie aussi au fait qu'on est maintenant installé à Paris comme on est vraiment installé à Nantes ou à Bordeaux.

Dans les années de crise de son football, l'espace parisien s'est considérablement transformé. La France est vraiment devenue une société urbaine: Paris, ce sont des Parisiens de plus en plus parisiens, mais aussi des Parisiens de plus en plus banlieusards. La croissance des villes françaises fait que Paris perd en partie son monopole de symbolisation de l'expérience urbaine revendiquée par d'autres métropoles, tandis que la dynamique sociale ou culturelle qui définit l'urbanité n'est plus seulement parisienne au sens strict, elle est devenue banlieusarde en même temps que les banlieues se sont aussi transformées. On n'est plus dans les espaces pionniers des petits pavillons ou des premiers occupants des grands ensembles et on n'est pas nécessairement, quand on vit en banlieue, dans un espace de relégation. La croissance et la diversité sociale des publics peuvent signifier cette installation dans une identité plus large que parisienne, maintenant que la phase pionnière est passée: l'offre de football rencontre la demande de pouvoir participer à une routine commune. La symbolique parisienne, jacobine, administrative, d'appartenance à la culture, est largement relativisée par ceux qui vivent la vie de tout habitant d'une grande métropole économique, distants des grands engagements idéologiques.

Du côté des plus jeunes, les transformations de l'espace parisien peuvent rendre compte d'une rupture avec la froideur du public parisien traditionnel et surtout d'un Paris devenu bourgeois. Etre fier d'être Parisien, à travers l'occupation quasi hebdomadaire du quartier du Parc des Princes, est comme une protestation contre la forme bourgeoise de l'expérience parisienne que symbolise l'hostilité des riverains du Parc des Princes. Il y a dans le supportérisme la manifestation qu'on n'appartient plus à ce monde parisien et qu'on revendique ce qui a été mis de côté: la passion, le populaire, le chaud, l'engagement contre la froideur, l'indifférence et la relativisation. L'équipe peut apparaître comme la représentation de ce qu'est le nouveau grand Paris, une région ouverte où vivent des personnes de toutes origines. La banlieue y trouve alors une place.

Les jeunes joueurs issus des clubs de banlieue ou du centre de formation du club sont des symboles de l'adéquation entre une équipe et ses supporters les plus fidèles qu'on présente composés de « petits », étudiants, chômeurs ou détenteurs de petits boulots: ce sont des types des « quartiers » qui ont réussi, comme les supporters se pensent comme des laissés pour compte de la société et du football. Le Parc des Princes joue alors à un double titre la promotion de la banlieue qu'on aimerait, pour certains, voir plus présente dans le football, dans l'équipe et dans le public. Il y est aussi question de surmonter cette distance entre le centre et une expérience de la banlieue marquée par une sociabilité limitée, une tendance à la ségrégation des espaces ou à la parcellisation des existences. Retrouver les virages, c'est retrouver des connaissances, passer du bon temps avec d'autres et se donner des rendez-vous réguliers, baliser la semaine avec des moments et des lieux et devenir éventuellement militant du football est une occasion de donner un peu plus de sens à ses loisirs.

se retrouver entre soi

Mais il existe une autre définition de l'appropriation de territoires dans le stade et cette définition est plus exclusive. Que la France devienne une société urbaine, cela signifie aussi qu'il y a de plus en plus de gens qui peuvent exprimer leur insatisfaction quant à leur statut résidentiel. Ils peuvent déménager pour trouver des appartements plus spacieux, mais aussi parce qu'ils doivent quitter des endroits devenus trop coûteux et parce qu'ils sont chassés des centres vers les banlieues. Il y a aussi ceux qui ne peuvent plus bouger parce qu'ils habitent déjà dans les parties les plus dégradées de l'espace urbain. On a donc affaire à des mouvements qui traduisent une mobilité sociale ascendante ou descendante. Cette nouvelle géographie urbaine est la projection dans l'espace d'une tendance de la société française à la dualisation. Il n'y pas en France de ghettos à l'américaine ou de *favelas* à la brésilienne, mais il y a bien un mouvement vers une société partagée entre des groupes bien intégrés et d'autres menacés par la modernisation de l'économie et les rénovations urbaines, et qui aboutit à ce que certains vivent dans des quartiers qui accumulent un maximum de handicaps. Ceci ne signifie pas que tous les hooligans ou tous les supporters ultras viennent de ces quartiers, dans la région parisienne ou dans toute autre banlieue en France, mais simplement que ce risque de dualisation nourrit un sentiment de déréliction et la peur d'un déclin social.

Certains des jeunes supporters issus des banlieues ne viennent pas de quartiers caractérisés par une homogénéité sociale et culturelle mais plutôt par la fragmentation sociale. Pour certains, leur présence dans le kop de Boulogne est expliquée par la rivalité dans les rues entre « blancs » et « français » et « black » et « beurs », spécialement quand les jeunes Blancs habitent dans les zones pavillonnaires ou les « bonnes » cités HLM ou lorsque certains se trouvent relégués dans une cité HLM suite à une expérience de déclin social en raison d'un échec scolaire, d'un chômage des parents ou d'une rupture familiale. Dans les banlieues, la culture de rue traditionnelle des jeunes des classes popu-

lares est concurrencée et marginalisée par une forme plus exotique. La liberté apparente des jeunes garçons africains ou maghrébins est vue comme une injustice faite au droit d'exprimer sa propre expérience de la société et de contrôler la rue. Dans le moment (l'adolescence et la post-adolescence), où s'éprouve le statut incertain de la virilité, les bandes maghrébines ou « black » apparaissent comme des univers qui font justice au statut de mâle, de même que l'idée qu'ils appartiennent à une communauté et qu'ils sont forts grâce à cela. Dans les banlieues, les groupes ou bandes qui revendiquent le droit d'être différent, c'est-à-dire d'être « blanc » ou « français », ne sont pas des habitants d'un même ensemble, mais plutôt des regroupements d'individualités à la recherche d'un territoire ou qui s'inventent un territoire à défendre. Ainsi, les skinheads, qui sont la forme la plus spectaculaire de mise en scène de la crainte de perte de statut, ne sont pas seulement des jeunes issus de quartiers dégradés, mais aussi de zones plus bourgeoises.

C'est alors que le football apparaît comme solution. À côté du supportérisme traditionnel, pour le plaisir et la fierté locale, se développe, chez les individus qui se sentent les plus menacés dans leur intégrité sociale, un supportérisme qui permet de se définir contre ce qui apparaît comme des communautés en revendiquant soi-même d'en être une. La présence dans le stade exprime le rapport entre un centre et sa périphérie, entre la revendication du centre comme revanche contre l'appropriation des banlieues par des ennemis ethniques. Toute une pente de la constitution du kop de Boulogne peut relever de cette logique: créer un territoire face à d'autres territoires, créer un lieu de rassemblement pour les semblables.

la piste politique

Pour cette cause, le discours politique a l'avantage de figurer l'intransigeance nécessaire à la production de frontières fortes entre les membres de la communauté des supporters et les autres. La réduction du supportérisme parisien, et par extension de tout le nouveau supportérisme, vient de ce qu'au moment de l'ouverture de l'espace Boulogne, la seule réponse structurée existante était celle proposée par les skinheads. Les années 1978-1981 sont en effet celles de la popularisation en France des sous-cultures britanniques, notamment la sous-culture skinhead. Les skinheads parisiens ont trouvé dans les tribunes du Parc des Princes un moyen de se placer sur un terrain déjà balisé par leurs cousins anglais. En Grande-Bretagne, et tout spécialement à Londres, les skinheads sont depuis la fin des années soixante les « animateurs » de la nouvelle version de la guerre des « ends ». À Paris, ils peuvent être vus comme la première réaction pop, c'est-à-dire inscrite dans l'univers de la culture de masse, à la victoire de la gauche en 1981, et comme un des aspects de la reconstruction de l'extrême-droite en France pendant cette période. Le football est vu comme une expression des racines de la communauté blanche ou de la nation et une rébellion contre le « conformisme de gauche », le « capitalisme cosmopolite » ou le « métissage ». Des fanzines, *Blood and Beer* et *Pour le prix d'une bière*, célèbrent la fondation et l'activité du *Pittbull Kop*, qu'on présente comme

l'avant-garde du kop de Boulogne, « d'un kop à 100% nationaliste ». *Le Choc du Mois*, mensuel du Front National, présente ce kop comme un pôle de la lutte contre l'ordre policier de gauche. Durant le début des années quatre-vingt-dix, la présence des skinheads s'est réduite à la fois en raison du contrôle policier (et donc de la trop grande visibilité du style skin), d'arrestations, de vieillissement ou d'entrée dans des carrières politiques ou politico-commerciales. Mais la présence de l'extrême-droite sera maintenue par les *Commandos Suicide*, *l'Army Korps* ou plus récemment par une partie de ceux qui se nomment les « indépendants » qui se chargent de lancer des slogans nationalistes et racistes contre des joueurs africains de l'équipe ou d'organiser après le match la chasse aux beurs et aux blacks .

Quelle place faire exactement dans ce tableau à l'idéologie politique et doit-on voir dans la présence dans telle ou telle tribune la revendication d'une affiliation politique? De fait, la référence à l'idéologie politique occupe une place non négligeable dans la différenciation entre types d'associations. On peut dire que souvent il y a un lien entre une orientation politique à l'extrême-droite et le fait de se définir comme « indépendants ». Le contexte politique des années quatre-vingts peut l'expliquer: dans une période où la gauche est au pouvoir, être d'extrême-droite constitue la provocation suprême, d'autant que des groupuscules de l'extrême-droite en reconstruction, faisant consciencieusement leur travail de militant, vont chercher à recruter parmi les supporters. Le terrain est tout trouvé. Ce qui s'exprime dans un stade, en gros la déqualification de l'autre sous toutes les formes possibles, se traduit et trouve à se justifier plus aisément dans le vocabulaire politique de l'extrême-droite que dans celui de la gauche ou de l'extrême-gauche. D'autant plus que les médias authentifient dans ce sens l'action des premiers hooligans. Les supporters du Paris Saint-Germain considèrent que l'essor du kop de Boulogne a été assuré par le reportage fait aux lendemains du Heysel par des journalistes de Canal Plus parmi les skinheads qui étaient alors les plus radicaux des supporters du club. La France entière, car l'émission fut répercutée par l'ensemble des médias, découvrait qu'elle avait « ses » hooligans, que ceux-ci étaient solidaires des supporters anglais et prêts à commettre les mêmes actes, mettant en scène leur engagement à l'extrême-droite avec force démonstration et le réitérant à l'occasion de divers talk shows. Pendant tout une époque, de 1984 à 1990 où se développait le mouvement ultra, la place laissée à d'autres idéologies que celles exprimées par les skinheads d'abord ou les porte-parole des petits groupements fascisants dans l'interprétation du phénomène était réduite. Les tribunes du Parc des Princes, comme celles d'autres stades en France, pouvaient effectivement traduire la séduction des thèmes d'extrême-droite parmi les 18-25 ans d'origine populaire et une montée très sensible de la xénophobie, du racisme ou du victimisme du petit Blanc dans une partie de la jeunesse, mais en même temps certaines manifestations demandaient à être relativisées.

Ainsi les manifestations qui relèvent du racisme doivent être prises pour ce qu'elles sont, la haine de l'autre. Mais dans d'autres cas, si elles relèvent d'un fond d'hétérophobie, elles s'inscrivent dans une vision plus complexe. D'abord

parce que la disqualification des autres fait partie d'un jeu des supporters dans lequel on voit le conflit et la hiérarchie comme formes majeures des relations entre les groupes. « On » sait que dans la société humaine la cohabitation avec « l'autre », qu'il soit de l'autre sexe, d'une autre race, d'un autre village, n'est jamais évidente, que sa différence est irréductible et que les rapports avec lui seront conflictuels, en tout cas qu'il ne serait être question d'une neutralisation des rapports avec autrui. Mais, en tant que métaphore de l'action collective, le football pose aussi la question de savoir comment les « nouveaux » ou les « autres », ici les joueurs venant d'Afrique ou du Maghreb, peuvent s'intégrer dans un collectif préexistant. Si cet étranger est avec les « autres » ou s'il « trahit », qu'il soit Noir ou Blanc, c'est un ennemi et ne vaut pas plus qu'eux; s'il est avec « nous », s'il apporte quelque chose de plus à la collectivité, il est des nôtres et il est alors porteur des mêmes qualités. L'attitude des spectateurs vis-à-vis des joueurs étrangers traduit ainsi la diversité des logiques que l'on peut repérer lorsqu'on analyse les conditions de l'intégration des immigrants dans les sociétés européennes. Le racisme contemporain est largement un effet de la désorganisation des sociétés industrielles européennes: il est la réponse de ceux qui veulent se protéger des risques de dégradation de leur statut et de ceux qui, ayant été marginalisés, trouvent dans la différence ethnique à la fois une cause de leur malheur et la distance nécessaire au maintien d'une identité. Il est un effet du sentiment de perte de contrôle sur ses propres conditions d'existence et d'éloignement des pouvoirs par rapport aux problèmes concrets de l'existence quotidienne: le thème de l'envahissement si fréquent dans les justifications d'une attitude xénophobe s'enracine bien là. De même, le sentiment de l'injustice que serait l'absence de réciprocité entre autochtones et immigrés: ceux-ci prennent le travail, les allocations familiales, les femmes ou les places dans les équipes, mais ne donnent pas. Ce sentiment d'injustice peut déboucher sur une volonté d'exclusion des groupes considérés comme envahisseurs. Il peut aussi déboucher sur la demande de se voir attribuer une place plus juste dans le travail ou dans la ville. A sa manière, le football, et le sport en général, peut offrir une solution imaginaire au sentiment d'envahissement ou de perte de statut. Pour les racistes convaincus, la présence d'étrangers dans les équipes est bien sûr une preuve supplémentaire de la décadence du pays, c'est le sens des propos tenus par Jean-Marie Le Pen aussi bien à propos de l'équipe de France de football que des athlètes français en général ou de certains « idéologues » du kop de Boulogne qui prennent bien soin de distinguer le club, qui traduit un enracinement, et les joueurs qui ne sont que des mercenaires. Pour d'autres, qui souffrent aussi de la dégradation de leur existence, l'équipe de football offre une manière de compromis entre le refus des autres et leur acceptation: dans une équipe chacun a sa place, selon son mérite et selon l'apport à un bien commun. Ainsi, tandis que certains membres du kop du Paris Saint-Germain conspuaient les joueurs noirs des équipes adverses, en même temps, parmi les joueurs favoris du kop, figurent ou figuraient Simba, un joueur africain, Kambouaré, qui est néo-calédonien, Valdo, brésilien, et, plus récemment, Weah, libérien, Lama, d'origine guyanaise, ou N'Gotty (2).

Si les transformations du marché des joueurs alimentent les sensibilités xénophobes, l'imbrication entre monde politique local et football fait que les thématiques du Front National sur la classe politique peuvent trouver un écho chez certains supporters: protester contre le mauvais traitement fait aux supporters, c'est en général se retrouver face à des élus RPR ou socialistes et à des relations plus ou moins fortes entre le club de football et le monde politique local; protester contre Bernard Tapie, la marchandisation accélérée du football, puis la tricherie, c'était se situer face à la gauche. On avait aussi un exemple d'absence ou de perte d'emprise sur la société d'une gauche devenue gestionnaire et se situant difficilement dans un domaine qui a toujours paru de peu d'intérêt dans les milieux d'extrême-gauche, contrairement à l'Angleterre ou à l'Italie. Jusqu'à ce que se mobilisent d'autres sensibilités et d'autres manières de définir le sens du supportérisme.

Regardons l'exemple italien. La naissance du mouvement ultra en Italie est directement à mettre en relation avec l'évolution de la vie politique et traduit une imbrication très forte entre culture du football et culture politique. En 1969, le premier groupe ultra à l'Inter de Milan est effectivement la création d'un dirigeant du club proche du MSI. Par la suite, l'arrivée plus massive de supporters dans les tribunes se traduit immédiatement par une politisation du langage des stades qui sont le prolongement des rues dans lesquelles s'affrontent extrême-droite et extrême-gauche; et les supporters sont souvent des personnes qui ont l'habitude de ces affrontements politiques de rue. Les symboles et les dénominations politiques de la gauche (portrait de Che Guevara, naissance de diverses « brigade » ou « potere ») traduisent la prégnance des références révolutionnaires, tandis que leur répondent les croix celtiques, la flamme du MSI et les appellations comme « commando » ou « corps ». Plus récemment, la montée de la Ligue Lombarde, la radicalisation d'une certaine extrême-droite s'attaquant aussi bien aux autres supporters qu'à la police et la participation de certains groupes ultra à des « ratonnades » ou à des attaques de foyers d'immigrés manifestent nettement la prégnance d'un activisme extrémiste dans les tribunes. Mais le débat est ouvert entre les différents observateurs et acteurs du monde ultra. Pour certains, il y a bien une tendance à la prise de pouvoir par l'extrême-droite dans les stades. Pour d'autres, cette montée de l'extrême-droite est effectivement conforme à des stratégies d'instrumentalisation des différents types d'allégeance qui sont à l'oeuvre dans les stades: il y a bien montée de la xénophobie et du racisme, mais il faut voir aussi en quoi les symboles politiques prennent sens dans le jeu des rivalités entre équipes et dans une logique de radicalisation des petits groupes indépendants de supporters qui refusent les grandes organisations ultra et leurs mises en scène sophistiquées et préfèrent endosser les habits du radicalement méchant plutôt que celui de l'animateur des tribunes. Car en dehors des symboles politiques, il existe d'autres figures de l'opposition à l'ordre social: celle par exemple d'Alex, le héros d'*Orange mécanique* dont la figure avait été arborée par quelques hooligans anglais au moment de la sortie du film, puis reprise en Italie dans les années quatre-vingts. Plus qu'une influence idéologique,

il s'agit d'une escalade, chez certains jeunes, de la radicalité dans un contexte politique marqué par la recherche du consensus plutôt que de l'appel aux mouvements sociaux et au conflit: il est plus intéressant d'être dur et méchant, nazi-skin ou ultra-bomber que consensuel. Et on ne doit pas oublier, qu'en Italie comme en France ou en Allemagne, cette radicalité peut aussi se manifester par des groupes qui se définissent comme d'extrême-gauche et entrent en guerre, notamment sur les terrains de la lutte contre le racisme et la xénophobie, mais qui sont engagés aussi dans une stratégie de production du chaos.

En fait, il y a plusieurs fronts potentiellement ouverts par la naissance d'un mouvement ultra et des affiliations multiples peuvent s'opérer selon les attentes des individus et les offres qui sont faites: on peut se situer par rapport au club; on peut se situer par rapport à une situation politique donnée et des convictions idéologiques; on peut se situer par rapport aux supporters « officiels »; on peut se situer par rapport aux associations ultras et à leurs formes d'organisation et de discipline; on peut se situer par rapport aux « indépendants », notamment par rapport à l'usage de la violence, à sa codification, aux questions des revendications idéologiques. Les ultras, de façon générale, protestent de leur apolitisme. Dans certains cas, cela peut apparaître véritablement hypocrite (« je ne savais pas ce que signifiait la croix gammée »), mais c'est vrai dans ce sens où l'appartenance politique n'est, en général, pas la condition d'adhésion à un groupe ultra, et que c'est souvent un sujet qu'on évite d'aborder à l'intérieur du groupe parce qu'il divise.

Mais au-delà, la dynamique du kop de Boulogne, puisque c'est lui qui était porteur de toutes cette ambiguïté politique, est aussi liée à une nouvelle représentation de la société urbaine. On ne peut qu'être frappé par la concordance entre l'affirmation d'un nouveau supportérisme et la perception publique d'un renversement du mouvement de pacification des moeurs: on voit le hooliganisme comme un des aspects des nouvelles violences urbaines. Réalité ou simple panique morale, constatons simplement que dans la dernière décennie on passe progressivement d'une société qui se voit pacifiée, ouverte, en marche continue vers plus de bien-être (dont celui que produit le fait de se sentir en sécurité) à une société qui se pense comme insécure, fermée, avec des territoires, des lieux où il ne faut plus aller, dangereuse et dure, comme une société qui doit chercher des réponses à ces questions sous la forme d'un renforcement des capacités de l'individu à être fort et à se défendre, individuellement ou collectivement. Si l'extrême-droite en fait un thème idéologique, les jeunes gens peuvent en faire simplement la forme première de l'expérience urbaine: c'est la dureté qui séduit, et dans les tribunes la capacité à défendre un territoire qui a été conquis pour pouvoir être en soi contre le club, la police et le regard de la société. C'est une protestation quasi puritaine (3), c'est-à-dire la manifestation d'une conviction, d'une pureté et d'un engagement affirmé qui permet de produire une identité forte, de se reconnaître soi-même et entre soi et qui s'oppose aux accommodements des spectateurs, des joueurs ou des dirigeants qui acceptent la défaite, le non-respect des règles, le départ des

joueurs, le jeu de l'argent et de l'image, etc. Les territoires d'une partie du supporterisme ultra sont marqués par les nouvelles représentations de l'expérience urbaine: ils sont une chronique de la grande métropole telle qu'elle est, telle qu'elle est rêvée, mais aussi telle qu'elle est crainte, lieu de mélange social et culturel, mais aussi lieu de relégation, lieu de la lutte pour les espaces et le contrôle de ces espaces face à d'autres groupes ou à la société.

Les incidents qui éclatent dans les tribunes sont aussi souvent le résultat de querelles internes que de rixes entre supporters adverses: empiètement sur le territoire d'une autre association, soupçon de trahison, de tiédeur. L'honneur viril se joue autant avec ses pairs qu'avec ses ennemis. Etre dans une tribune, c'est savoir se faire respecter. On a souvent évoqué la fièvre du samedi soir à propos des pratiques des supporters: c'est bien cela, il faut intéresser le week end. Les règles du football sont productrices de la solidarité recherchée grâce à la prise de partie et grâce à l'existence des supporters adverses, à l'aventure que constituent les déplacements en territoire ennemi, mais aussi grâce à la crainte qu'on peut provoquer chez les dirigeants du club, aux inévitables frictions avec la police, au regard permanent des médias, quand le groupe est assez fort pour exercer une pression sur le match et sur l'ensemble du stade. La violence, c'est-à-dire une échauffourée avec la police ou avec quelques supporters adverses quand cela arrive, apparaît aussi comme fondatrice dans la mesure où elle permet de dramatiser une situation, d'affirmer l'identité d'une entité et de délimiter des frontières. Elle fait participer à la transgression de certaines normes et crée une forme de complicité délictuelle: l'existence d'un kop ou d'un virage comme entité est prouvée par les menaces qu'il fait peser. Elle contribue alors à constituer la conscience d'un groupe en faisant éprouver les solidarités temporaires nées de l'affrontement, elle participe à la création d'une mémoire transmissible preuve d'une histoire. Dans ce processus, elle lie supporters ultras apolitiques et acteurs militants d'une stratégie de la tension quand l'affrontement avec la police est une alliance contre ceux qui empêchent le développement de la vie collective: une alliance objective, comme on disait jadis, où il y a répartition des tâches, où ceux qui aiment se battre sont vus comme des protecteurs des supporters ordinaires, notamment quand l'équipe va dans un milieu hostile. Du côté des associations, le défi ou la menace peuvent aussi être l'occasion de définir une forme d'échange avec les institutions, police ou club: par exemple, en tirant partie d'une situation de conflit ou de tension pour obtenir, vis-à-vis des instances dirigeantes des clubs, des avantages en terme de participation ou de droit d'usage des tribunes. Mais c'est aussi une forme d'arbitrage entre les associations quand celles-ci sont en concurrence pour la définition légitime de l'activité et de l'organisation du kop, pour imposer ou au contraire éviter une signification idéologique de l'activité des supporters. La violence est un moyen et une opportunité: c'est ce qui a changé la définition de la situation, même si on ne l'a pas sciemment provoquée. Dans tous les cas, cette violence est une manière pour des supporters de se poser en tant qu'acteurs, des acteurs qu'on n'attendait pas ou dont on ne voulait pas, en tout cas des acteurs qui détournent à leur profit l'attention des médias et définissent

autrement ce qui se passe dans un stade de football. Voilà pourquoi c'est intéressant: on est des hommes, on est des rebelles, on est présents dans la compétition et on est ensemble.

le PSG vu des quartiers

Il y a là des éléments qui rendent difficile l'identification pleine et entière d'une région à une équipe. De la même manière que l'environnement bourgeois du Parc des Princes conforte l'idée que les supporters marquent une rupture par rapport à une certaine représentation de l'espace parisien, la manière dont le PSG est vu des banlieues peut alimenter la définition exclusive. Par exemple, on peut arborer le drapeau algérien dans les tribunes proches du kop de Boulogne, on peut profiter d'un rassemblement ouvert à la suite de la victoire en Coupe d'Europe pour chercher l'affrontement avec les « fascistes », on peut se faire une géographie des ennemis où les skins et les supporters du PSG côtoieront les adversaires de telle ou telle cité. Si on se situe dans la perspective des logiques de constitution de territoires dans les banlieues, toute une expérience de la banlieue, les rues et l'école, est aussi celle d'un divorce entre Paris et son centre: le PSG est le club de ceux qui sont distants vis-à-vis du quartier, qui ne s'y sentent pas à l'aise. Faire le choix du PSG, ce serait faire le choix du centre, considéré par d'autres comme un monde étranger et hostile, car du point de vue du « jeune des cités », qu'il soit africain, algérien ou français, le centre est bourgeois, friqué, et le club qui le représente l'est aussi. Dans ce cas, le club de football auquel on se réfère n'est même pas celui de la ville dans laquelle on vit, ce qui supposerait une intégration aux structures éducatives et sportives vis-à-vis desquelles on est souvent méfiant. C'est plus sûrement l'équipe de la cité et le football de rue et c'est aussi plus sûrement les autres, le Brésil, les équipes africaines ou encore, dans le cadre de l'opposition à Paris, le choix de Marseille, d'une ville présentée comme une ville banlieue, mais aussi ville de Tapie, modèle de réussite populaire qui se fait contre la société établie et qui est puni d'avoir cherché à faire sa place. Comme un miroir, une certaine banlieue renvoie au PSG et à ses supporters soit l'image bourgeoise, soit l'image facho.

Et pourtant, le Paris Saint-Germain est aussi le club de la banlieue parisienne, et pas seulement de la banlieue Ouest, pas seulement des pavillons habités par les Français. Sur les terrains des stades, les vrais ou les improvisés, on porte le maillot du PSG, on aimerait y jouer, parce qu'on peut s'identifier à un des joueurs ou parce que certains joueurs du club ont réalisé ce rêve de sortie d'une condition modeste. On va aussi voir les matches au Parc des Princes parce que c'est « le » football à Paris, que c'est un club devenu prestigieux et que c'est un symbole d'intégration à l'espace parisien. Aller au Parc, signifie participer à tous les aspects de la vie dans la métropole parisienne, partager une passion en commun avec les autres avec qui on pourra discuter, plaisanter et signer ainsi la place qu'on occupe dans cet espace, une place qui n'est pas celle du petit territoire, de la définition étroite de l'ethnicité, mais celle de l'individu dans la grande ville et de sa capacité de se joindre à d'autres.

« *tous ensemble* »

Une fois bien précisées ces tentations exclusivistes, manifestes dans l'idéologisation du phénomène, il faut voir en quoi elles s'opposent à une autre tendance très forte, qui est de vouloir, au nom du soutien à un club et de l'existence d'un mouvement de supporters, unir tout le monde et se dégager de toute référence politique. Le problème est qu'il est difficile de trouver le bon point d'équilibre. Les supporters doivent être forts pour assurer le meilleur soutien à l'équipe, mais le monde ultra est un monde de la division. Ce dont on rêve quand on pense à l'Angleterre, à l'Espagne ou à l'Italie, c'est qu'il y a du monde et que ce monde représente la société à laquelle on s'identifie, celle qui est plutôt en bas et qui est chaleureuse; cela suffit à beaucoup. Car l'ultra parisien n'est pas très différent des autres ultras en ce sens qu'on retrouvera les mêmes diversités que dans les autres stades français et européens, les mêmes cheminements différents pour arriver au stade: on y est pour l'amour du football, la volonté de faire la fête, le goût du défi, la recherche de reconnaissance, le militantisme politique et on y trouve toute la palette des convictions politiques. Il y a en fait des ultras, à Boulogne, à Auteuil ou à d'autres endroits du stade, qui proposent un tableau contrasté des significations qu'on peut attribuer à la participation au match et au soutien de l'équipe: les subtilités des engagements vis-à-vis des joueurs, du club comme communauté, etc. et les mêmes ambiguïtés concernant la violence, le hooliganisme, la signification politique éventuelle de cet engagement, les rapports entre les lois du genre et les engagements extérieurs au football.

Mais au début, ça se passe à Boulogne et il faut bien poser les fondations. Le kop a eu le mérite d'élever le Parc des Princes au rang de place forte du supporterisme. Pour ceux qui sont arrivés à une date plus récente dans les virages, après 1985, c'est souvent le spectacle de ce qui se passe à Boulogne qui leur donne envie de rejoindre le virage pour vivre de façon plus intense l'expérience du match. C'était le seul endroit où manifester son amour du foot, sa volonté d'appartenir à un groupe, son adhésion à la culture ultra et participer à la fondation de quelque chose. Les supporters militants sont ceux qui pensent qu'il faut être avec d'autres, pas seulement à côté d'autres, pour vivre plus intensément et multiplier les plaisirs. Une fois dedans, on voit bien que l'action des hooligans, surtout quand elle s'accompagne de l'exhibition d'une idéologie fasciste, est aussi productrice de contre-effets et on essaie de créer des associations essentiellement centrées sur le football, les *Boulogne Boys* ou les *Gavroches*. Même si on a quelques affinités idéologiques, on ne pense pas nécessairement qu'il faille le manifester ici et de cette manière et il y a un désordre hooligan qui gêne la volonté de se sentir membre d'un collectif qui pourrait surmonter les divisions. La politisation ou la violence non-légitime sont donc vues comme un obstacle à l'extension de l'univers des supporters: ce sont des sujets qui déconsidèrent leur action. Et si pour certains, c'est toujours bon d'être pris pour un ennemi public, pour beaucoup d'autres ce sont les sujets qui fâchent: si effectivement, il y a volonté de paraître, toutes les manières ne sont pas bonnes. En fait, ces questions de l'extrême-droite et celle de la violence sont l'exemple même des difficultés qu'affrontent ceux qui veu-

lent participer à une culture ultra: il faut se situer vis-à-vis d'elles, mais aussi savoir en tirer profit.

Certains peuvent aimer cette tension. Et ne pas travailler à la désunion peut, par exemple, malgré ses convictions, signifier qu'on reste à Boulogne, comme une sorte de défi, à plus forte raison quand on est engagé et qu'on y a acquis une réputation dans le cadre d'associations. Il y a alors quelque chose d'héroïque à essayer de tenir ses troupes, de maintenir une identité d'association, de continuer à manifester son attachement à la solidarité vis-à-vis d'un lieu qui a été fondateur du supportérisme parisien et maintenir un équilibre entre ce qui est interne au jeu du supportérisme et ce qui est externe, le poids de convictions idéologiques et de l'extrême-droite. Mais cette tension peut aussi fatiguer ou déplaire.

Comment peut-on prendre honorablement ses distances? On peut créer une nouvelle association. Créer une nouvelle association, c'est sortir de l'anonymat et acquérir une identité que l'appartenance à une grande association ne permet pas et à plus forte raison la simple participation au groupe réuni dans la tribune. Le monde ultra est pris dans cette contradiction entre l'affirmation collective de soutien au club et les volontés de créer son propre cercle, son propre espace dans une tribune, d'avoir son propre logo par exemple et développer une sociabilité élective. L'inconvénient des grandes associations, pour certains supporters, est qu'elles sont trop hiérarchisées et que finalement, elles fonctionnent autour d'un petit cercle qui fait tout, qui distribue le travail; elles deviennent aussi anonymes que n'importe quelle institution. Et puis, cela permet de se compter. Par exemple, de voir qui partage ses réticences vis-à-vis de l'action de certains groupes, qui partage ses convictions concernant les joueurs, l'action du club. C'est une revendication d'autonomie qui est mal vue car elle divise; elle fait flotter le soupçon qu'on cherche à se rapprocher du club, surtout quand celui-ci accorde des subventions. Accepter des subventions, c'est pouvoir bénéficier de moyens plus importants, mais c'est aussi se mettre en position de dépendance.

Une deuxième solution est de s'installer ailleurs. Tant qu'il n'existe qu'un lieu du supportérisme, il est difficile de le faire sans risquer de perdre la face. On ne peut partir qu'avec un projet ou quand le lieu rival est capable de proposer une définition suffisamment satisfaisante de l'activité ultra. Le virage Auteuil se crée en accueillant ceux qui refusent la définition du supportérisme imposée par les skin-heads et autres casuels ou par l'extrême-droite. Les changements dans le style du supportérisme parisien viennent de la constitution progressive d'un mouvement de supporters autonome, capable de prendre ses distances vis-à-vis de l'idéologisation, et de l'action du club cherchant, à partir de 1994, à casser l'identification du club à l'action des hooligans ou des activistes d'extrême-droite.

du modèle anglais au modèle italien : faire des choses ensemble

L'apprenti supporter vit d'abord une histoire par procuration. Au départ, il y a le désir de faire vivre en France des formes de participation qu'on a connues ailleurs, principalement en Angleterre, et la manière de participer activement au

match de football puise dans le modèle anglais. D'autant plus facilement que les exemples français de grand soutien populaire et de réussite footballistique sont anglais: qu'on pense au style de jeu de Saint-Etienne, au fait que c'est en Grande-Bretagne que le club construit en partie sa légende, que le stade Geoffroy Guichard est construit "à l'anglaise" ou que Saint-Etienne s'inscrit parfaitement dans l'imaginaire industriel du football. Pour les Parisiens comme pour quelques jeunes Français, il est facile de faire l'apprentissage du modèle anglais: à l'occasion des séjours linguistiques ou des pèlerinages à Londres pour acheter vêtements, disques, revues qui permettent de suivre ce qui se passe et de se poser en avant-garde ou en représentant de toutes les orthodoxies sous-culturelles, on découvre, si le goût est là ou si le correspondant joue le rôle d'initiateur, l'importance du football et on apprend les distinctions subtiles entre les différents clubs londoniens; on apprend aussi le hooliganisme, les skinheads. En fait, il y a au moins deux voies dans le modèle anglais: d'un côté, effectivement, le hooliganisme, c'est-à-dire à l'époque les skinheads, et de l'autre, il y a l'expérience d'une communauté avec ses rites, la route vers le stade, le pub avant et après, les bières partagées, le contact physique, les couleurs des affiliations, les chants, tout un exotisme, en tout cas une rupture avec des modes de fonctionnement parisien. C'est-à-dire qu'on a du populaire par rapport à l'intellectuel, de l'appartenance sociale plus qu'un engagement politique, du concret par rapport à l'abstrait, des liens avec la culture pop, celle des chants adaptés des succès pop, des styles vestimentaires, de la présence dans la littérature pop.

Mais le modèle anglais est difficile à mettre en place. Il faut être nombreux, il faut faire masse, il faut des compétences (connaître des chants et surtout savoir chanter). Le modèle est séduisant, parce qu'il met en scène la spontanéité et le collectif. On met son écharpe, on rencontre son voisin qui a lui aussi son écharpe, on prend le bus ou on va à pied, on s'installe dans son end et on entame les chants de soutien ou de victoire. En fait, c'est un modèle moins spontanéiste qu'il n'y paraît, qui suppose aussi une division des tâches (celui ou ceux qui composent les chants notamment), mais, si on veut bien accepter cette dérive culturaliste, la longévité du football, mais aussi de la culture locale et de la nouvelle culture pop, permettent qu'il se présente comme tel. D'où son échec à Paris: on part de trop loin, on est trop peu nombreux et les attendus d'une culture des tribunes sont trop peu connus. Ce ne peut donc être que la culture de petits groupes de spécialistes.

On découvre le modèle italien un peu après, au milieu des années quatre-vingts, effet d'une diversification des approches sur le supportérisme chez les ultras et d'une recherche d'efficacité. Au « spontanéisme » anglais s'oppose l'organisation héritée de l'origine politique des premiers groupes ultras italiens: les supporters sont regroupés en associations, ils sont hiérarchisés, les manifestations pour les matches sont planifiées, etc., et les animations s'appuient sur une technologie (porte-voix, banderoles à déployer qui supposent l'intervention de tous comme les pluies de confetti) qui donnent une mise en scène, des couleurs, du bruit, des trames pour une action diversifiée. Le modèle italien

est spectaculaire: il s'entend et il se voit; il est participatif: chacun peut faire quelque chose; il est duplicable grâce aux vidéos et aux photographies. En ce sens, il est attirant, moins impliquant que le modèle anglais (qui suppose qu'on connaisse déjà ou sous son modèle skinhead, qu'on prenne le risque de la violence).

Le style italien avec son organisation et ses mises en scène permet de pallier l'absence de culture spontanée du football et offre des opportunités de développement à un esprit d'entreprise supporter: l'organisation des déplacements, la vente des pin's et des autocollants, la conception et la confection des écharpes, la vente de vidéos, l'édition d'un fanzine, les négociations avec le club, etc. Les associations de supporters, principalement les Boys, sont à la fois militantes et prestataires de service; elles expriment autant une collectivité que les valeurs individualistes entrepreneuriales. Ainsi le kop de Boulogne est la voix des supporters ultra du PSG, mais aussi un champ de compétition entre associations qui s'accusent de trahison ou d'impérialisme et pour celles qui veulent retrouver l'unité perdue ou se tailler une part de prestige. Dans le modèle italien, le mode associatif, comme le monde des objets, permet de créer un ordre social par la discussion des stratégies, la mise en oeuvre de compétences spécifiques, la possibilité de faire durer. Dans un univers toujours menacé d'éclatement, il est aussi un moyen de réaliser du compromis autour de la réalisation d'oeuvres collectives. Il permet de peupler un territoire non seulement d'individus, mais d'oeuvres. Dans ce cas, la violence, toujours possible, est médiatisée par la défense d'une réalisation ou son usage comme moyen de pression pour faire reconnaître une activité finalement très légitime.

Paris, ville de football?

Après un peu plus de vingt ans, l'amateur parisien a maintenant à sa disposition toute la gamme des modes de participation à la culture du football: il peut connaître tous les sentiments du fan confronté aux succès et aux errements de son équipe; il peut être le simple flâneur des stades, moyennant un peu de goût de la foule, qui peut voir jouer les équipes françaises et européennes; il peut être ultra, en échappant maintenant au poids de l'idéologie ou du hooliganisme qui avaient monopolisé un certain temps la signification du football parisien. Le Paris Saint-Germain a-t-il pour autant constitué ce qu'on appelle le triangle topophilique (4), ce qui fait qu'un club s'inscrit dans la longue histoire du football, qui suppose l'existence d'un club, de son terrain objet d'attachement de la part des fans et du soutien émotionnel de la collectivité dans laquelle il est installé? Ce triangle est certes une configuration qui est mise à mal par l'évolution médiatique du football: l'audience d'un grand club dépend autant de la télévision que de la mobilisation des fans dans le stade et le rapport que ce public, celui des stades et de la télévision, entretient avec les destinées du club est autant fondé sur les lois du spectacle (on aime ce qui a du succès) que sur la fidélité transie. Mais cette triangulation fait partie de l'image d'un club et ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de grand club sans un public capable d'apporter au moins 15% des recettes, sinon plus dans la perspective prochaine où

les clubs ne pourront plus recevoir d'argent public. La mobilisation constatée autour du PSG fait penser qu'on est arrivé en partie à ce triangle topophilique: le club existe, son stade aussi.

De ce point de vue, le cas parisien est finalement assez moral. En effet, il est un bon exemple du caractère aléatoire du succès dans le football: on pouvait en effet réussir ou non le coup de monter un grand club à Paris. D'autres ont raté, comme le Matra Racing de Jean-Luc Lagardère, malgré des moyens financiers considérables, à cause d'une visible absence de prise en considération du temps nécessaire à l'installation d'un club dans le paysage d'un sport et d'une ville. Il a fallu du travail, celui des différentes générations de dirigeants, celui des dirigeants qui, dans le club, tentent d'assurer une continuité, et celui des supporters militants. Il met aussi en évidence que le succès ou l'échec dépend du travail des hommes: choix des joueurs, de l'entraîneur, manières de gérer des effectifs, mais manière aussi de gérer le public.

Notes

1 G. Lipovetsky, *L'Ere du vide*, Gallimard, 1983.

2 Pour des analyses complémentaires, on peut se reporter à C. Bromberger, *ibidem*, notamment pp 264-265 et Jean-Marc Mariottini, « Football, racism and xenophobia in France », in *Racism and xenophobia in European football*, U. Merkel et W. Tokarski (éd.), Meyer & Meyer Verlag, 1996.

3 Richard Sennett, *The Uses of disorder: personal identity and city life*, Faber and Faber, 1996, pp. 30-35.

4 Cette expression se trouve chez J. Williams, « The «New football» in England and Sir John Hall's new «Geordie nation» », in *Conference on Football and regionalism*, Université d'Essen, 1996 et J. Bale, « Playing at home: British football and a sense of place », in J. Williams et S. Wagg (éds), *British football and social change ...*, *op. cit.*